

Mounir Ayache	Julian Charrière
Edgar Cleijne	Mónica de Miranda
Ellen Gallagher	Yo-Yo Gonthier
Laila Hida	Eliza Levy
Andrea Olga Mantovani	Julien Lombardi
Richard Pak	Mathieu Pernot
Prune Phi	Léonard Pongo
	Thomas Struth
Bérengère Cournut	Loo Hui Phang
Wilfried N'Sondé	Xavier-Laurent Petit
Camille Azais	Marie Cantos
Teresa Castro	Olivia Marsaud
	Clare Mary Puyfoulhoux



ISBN 978-2-487132-00-9

35 €  
Jeu de Paume

# Paysages



## mouvants

8° Mon

67924

Institut National d'Histoire de l'Art



090105624904

Jeu de Paume

Loo Hui Phang

# Introduction

Paysages mouvants

Montagne, désert, littoral, volcan, forêt, glacier.

Ces simples mots font surgir dans votre esprit toute une iconographie, synthétisée en une vision-réflexe. Pour chacun de ces lieux, une image générique apparaît : une icône de paysage.

Fermez les yeux un instant. Que voyez-vous ?

La montagne : une minéralité anguleuse culminant au loin.

La jungle : une touffeur tropicale, l'intensité verte dans l'ombre de la canopée.

L'océan : l'immensité liquide et mouvante sous un ciel changeant.

Le ciel : l'absolu bleuté ou les volutes tourmentées d'une tempête imminente.

Avec les images viennent les sons, la fraîcheur d'une brise ou le mordant du soleil, les parfums, autant de sensations qui vous rappellent que votre corps a été là, un jour, dans ces espaces.

Fleuve, oasis, rizière, jungle, île.

Vous nommez cela « paysages ».

Que signifie ce terme, succinct et immense, qui recèle tant de dimensions, d'histoires, d'expériences ?

Il n'y a pas de « paysage » sans point de vue. Un paysage apparaît comme tel parce que vous le voyez sous un certain angle. Décalez-vous de quelques kilomètres, il se révélera différent. C'est le regard qui crée le paysage.

Que voyez-vous exactement ? Il vous semble que vos yeux attrapent sans artifice et sans intermédiaire le site en présence. Et pourtant.

La vision qui s'impose à vous n'est ni neuve, ni spontanée. Elle a une histoire, qui remonte à des temps anciens. Son récit se confond avec l'histoire du regard humain.

Qu'est-ce que la « nature » ? Est-ce une entité « opposée à la culture », sauvage, indomptée, attendant d'être exploitée ? Nous pouvons envisager une autre perspective et d'autres termes : *le vivant, le non-humain*.

Sont-ils semblables au paysage ? Par habitude, vous les confondez. La mer, la forêt, la montagne. Le paysage est un intermédiaire entre vous et le monde, une formulation.

Au commencement étaient le feu et la glace. C'est ainsi que le récit scientifique vous conte la naissance du monde. Dans la mythologie géologique, l'ère glaciaire est un état premier, la matrice du monde, la mère de tous les paysages.

L'évocation de ces terres transies et difficiles d'accès est en elle-même porteuse d'aventure. Le paysage est une vision et le récit de cette vision. Vous connaissiez celui de

l'explorateur. Empruntons le regard du témoin.

Au seuil des temps, quelle était la matière du paysage ? Était-il fait de mots ou d'images ?

Les premiers regards qui se sont posés sur les plaines, les forêts, les mers ont capté ce vertige que vous avez traversé parfois : celui de l'espace. Vous êtes face à un site et la fulgurante perception de l'immensité vous indique que votre corps est là, à une échelle qui lui est sienne. La première matière du paysage était de sensations.

Sauvegarder ces impressions furtives, les traduire, les transmettre, tel fut le dessein qui s'engagea, né d'une nécessité de survie mais aussi d'autre chose. Un plaisir rétinien, une émotion sensorielle, un frémissement, autant d'événements intérieurs qui, dans leur somme, raconteraient une histoire commune.

Divers moyens furent trouvés pour encapsuler en mots, en images, en expériences esthétiques, ce vertige de l'espace. Ils dénotent chaque fois la position du regard et la relation au paysage, ce grand autre. Tantôt mis à distance, tantôt occupant la première place, celui-ci est à la fois sujet et miroir. Vous contemplez ces paysages mais c'est vous-même que vous regardez.

Où vous trouvez-vous ? Êtes-vous notre lointain ? Ou bien sommes-nous avec vous, intimement intriqués ?

Vous contemplez un paysage. Vous le ressentez également. Vous réalisez que vous en faites partie, que vous agissez en lui, avec lui. Il n'est plus un tableau que vous contemplez

à distance. C'est un monde de sensations.  
Fermez les yeux.

Ressentez-vous notre présence ?

L'espace du paysage est distinct de l'espace géographique, fait de mesures, de rationalité, de surplomb. Dans l'espace du paysage, nul surplomb. Votre corps est dans le paysage. Regardez au loin, vous verrez l'horizon. Celui-ci indique que vous êtes quelque part.

Il s'éloigne lorsque vous vous dirigez vers lui. Dans l'horizon, le temps et l'espace sont liés.

Vous traversez un paysage. Une guerre, un bouleversement climatique ou politique est survenu, et votre environnement est devenu hostile. Vous avez quitté votre espace familier pour trouver un nouveau lieu de subsistance. Entre le point de départ et celui d'arrivée, vous traversez une multitude de paysages. Déserts, plaines, forêts, rivières. Autant de sites que votre corps éprouve, dans une intimité rugueuse, mais auxquels, par son caractère transitoire, il reste étranger. Selon les saisons, l'état de votre corps, l'intensité de vos espérances, nous sommes vos repères et vos obstacles. *Migrant*, tel vous nomment ceux qui vivent, sédentaires, dans des paysages plus propices. *Réfugié* est un terme plus juste car votre périple est sans retour possible. Derrière vous, un paysage révolu. Devant: l'horizon comme promesse de protection.

L'ordinaire des uns est un paradis pour les autres, l'objet d'une quête éternelle, qui revêt de multiples formes.

Le paradis. Certains crurent le déceler dans les îles, en Afrique ou en Amérique. Les paysages intouchés, semblait-il, y étaient à l'image de l'Éden perdu. Vidant les territoires des populations locales, les colons s'attelèrent à recréer cette vision paradisiaque, celle d'une « nature » sans habitants.

Pourtant l'humain était là, à chaque fois. Interagissant avec son environnement, selon une répartition des rôles, sa présence était invisible aux yeux des colons.

Pour certains d'entre vous, le salut de l'humanité réside dans les étoiles, sur Mars ou ailleurs. L'espace apparaît comme un futur éden à habiter. Votre corps, détaché de ce nouveau paysage cosmique, ne peut le saisir par ses propres sensations. Loi perspectiviste inopérante et distances décuplées, l'espace infini s'appréhende en données mathématiques délivrées en des technologies de pointe. Comment représenter ce territoire impalpable? Vous devez emprunter un autre mode de représentation, à partir de calculs, de synthèses, de codes numériques. Comme à Byzance, comme au Moyen Âge, vous renouez avec une écriture symbolique pour représenter le paysage.

Votre grande peur est là. Et si le paradis était hors de portée et que le grand voyage s'achevait pour vous tous? Et si les paysages tels que vous les connaissez, les voyez, les rêvez venaient à disparaître ?

Vous et nous pourrions cesser de trembler. Prenez le temps de nous ressentir, de nous considérer.

Nous vous attendrons.

Le paysage rend compte des cycles, d'une chronologie qui inscrit dans sa matière la trace de chaque événement.

Fermez les yeux un instant. Vous souvenez-vous de ce lieu dont la beauté vous a fasciné·e, et qui fut le théâtre d'événements intenses ? Pour certains d'entre vous, il est des paysages définitivement liés à un temps révolu. Vous les avez traversés, habités, investis. En retour, ils ont dessiné une empreinte en vous. Ce sont les paysages de mémoire, laissés derrière soi, et dont le spectre surgit parfois, dans un écho visuel.

Afin de partager ce paysage-archive, vous le retissez par des mots. Son souvenir est réactivé par votre description. Ce récit devient machine à représenter. Par lui, ceux qui vous écoutent voient ce paysage. Le réel engendre l'image. Et l'image se projette dans leur esprit. Tels des supports sensibles faits d'émotions, de mémoire, de sensations, ils réagissent. La vision qui émerge en eux devient une autre version du réel : une fiction.

La mécanique du récit s'est animée. Une source d'hypothèses jaillit, augmentant le lieu initial de dimensions narratives, de spéculations qui en modifient la perception même. Pendant l'intervalle du récit, vous croyez aux histoires que vous brodez : vous entrez dans le temps du mythe, emportés dans un flux de visions. Et dans ce renversement où naissent les possibles, nous sommes si près de vous. Si vous nous tendiez la main, nous pourrions danser avec vous.

Le paysage est une expérience, un souvenir, une fiction collective.

Et nous sommes toujours là, autour de vous, tangibles, sensibles. Nous vous accompagnons depuis le début. Levez les yeux, regardez-nous. Nous vous contemplons en retour. Nous, les paysages.

Il y a de vous en nous. Et nous vivons en vous, tapis sous vos paupières.

Loo Hui Phang

# Épilogue

Paysages mouvants

Il était tapi sous leurs paupières. Un ailleurs préservé qui avait pris corps dans divers récits – films, actualités, romans, articles de presse –, où la mousson n’existait pas, ni l’impérieuse chaleur, ni la menace annoncée d’un renversement total. Ils avaient décrit ce lieu idéal à leurs enfants qui, à leur tour, l’avaient glissé dans leurs rêveries, s’y blottissaient chaque nuit. Le soir convenu, tous avaient rempli leurs valises de ce qu’ils jugeaient essentiel : vêtements propres, photos de famille, portraits des ancêtres, montres de marque, jouets, aiguilles à tricoter, un peu de laine. Puis ils quittèrent la maison sans se retourner, chargés de leurs biens, guidés par ce paysage qui brillait en eux.

Il y avait un fleuve à traverser, un frêle esquif où embarquer, et leurs six corps transis s’exfiltreraient définitivement du territoire hostile. Au milieu des eaux tourmentées, ils regardèrent une dernière fois la rive, ce paysage ancien dont ils ne feraient plus partie. Ils ne l’avaient jamais vu ainsi, tendu de silence et de danger.

Avant l’ailleurs promis, ils vécurent quelques mois de cavale dans un pays intermédiaire. Le maquis était de béton et de tours insensées. Ils allaient d’hôtel en auberge anonyme, les valises pleines de leur vie d’alors. Cent fois, dans cette jungle d’asphalte, ils crurent mourir.



Et puis, les formalités réglées, un avion les emporta. Les voilà à douze mille mètres au-dessus de tout ce qu'ils avaient connu, dans le paysage d'éther qui n'était pour eux qu'une couleur, un défilé de figures changeantes, le théâtre des tempêtes. De ce lieu abstrait, les événements semblaient atones, vidés de toute urgence. Le renversement total pouvait avoir lieu et leur royaume disparaître, ils étaient désormais dans un autre temps. Le ciel était une frontière entre la vie d'avant et le monde à venir.

Ils eurent une pensée pour leurs ancêtres dont les portraits occupaient l'une des valises. En leur temps, ces aïeux avaient traversé le même mécanisme : la grande décision, la vie dans un sac, quitter un pays pour un autre, le paysage sous les paupières. À chaque génération, un membre de la famille avait dû, par nécessité ou par choix, embrasser l'exil.

La neige poudroyait au-dessus du Tarmac, saisissant les bâtiments alentour dans une clarté de lait. C'est ainsi que leur apparut l'ailleurs rêvé. Un paysage désaturé, figé dans le blanc. Les enfants réprimèrent un élan de peur et de joie mêlées. Le paysage sous leurs paupières ne correspondait en rien à celui qui s'offrait à leurs yeux écarquillés. Celui-ci s'avérait plus étrange, plus attirant, plus terrifiant.

D'autres formalités remplies, ils furent autorisés à poser leurs bagages dans un trois-pièces livide. C'était bien assez, après toutes ces péripéties. Ils ouvrirent les valises et disposèrent dans le meublé, une à une, les reliques du monde passé. Au sommet d'une armoire furent installés les portraits des ancêtres, quelques oranges, un bouquet d'encens. Par cette scénographie intime, les souvenirs et

les fantômes qu'elle convoquait, ils espéraient reconstituer une parcelle du pays révolu, un périmètre domestique où ils pourraient enfin s'endormir, repus de leurs rêves. Le paysage promis était ici mais de part et d'autre de leurs paupières, les visions différaient.

Après le dégel, le printemps adoucit le dédale minéral qui leur tenait lieu de quartier. Les environs verdirent, la cacophonie des insectes et des oiseaux avait des accents familiers. La patrie nouvelle présentait des atouts certains. Une flore magnifique, d'illustres monuments, une gastronomie raffinée, une prospérité glorieuse. Parents et enfants goûtaient à sa beauté, mais au plus profond d'eux-mêmes, ils savaient qu'elle n'était en rien comparable à la grâce de leur monde perdu.

Selon la prédiction, le royaume avait été renversé, consumé dans une révolution. Tout retour était impossible. La terre qu'ils avaient connue n'était plus. N'en restaient que les récits et visions qui tournoyaient dans leurs mémoires, telles des bêtes captives, déconnectées. Au moindre contact avec le monde réel, celles-ci mourraient. Avec le temps, les souvenirs se cristallisèrent, crispés dans un idéal qui ne fut jamais. Le temps et l'exil sont des alchimistes qui changent l'ordinaire en or, divinisent le commun. Le passé devint mythologie, les biens arrachés à l'ancien monde se firent fétiches, les ancêtres s'élevaient en saints. Quel était désormais le paysage sous les paupières ? Celui d'ici ou d'alors ?

Par glissement, les territoires changeaient de rôle. Le lieu rêvé était désormais le quotidien, l'ancien monde devenait légendaire. Il avait le visage des ancêtres, un

corps impalpable, aussi grand qu'un éden. L'encens et les offrandes occupaient le trois-pièces, parents et enfants n'en finissaient pas de vénérer ce qui n'était plus.

Les enfants grandirent dans cette ambiguïté. Le paysage qui brillait en eux, l'idéal à habiter, était indistinct. Certains se perdirent dans un voyage immobile, un écheveau d'hypothèses qui les piègea sur place.

D'autres tentèrent de retrouver le paradis expiré. Ils entreprirent un grand voyage de retour. Le royaume renversé était entré dans une ère d'accalmie. Les révolutionnaires, pragmatiques, autorisaient les flux. Les anciens enfants du pays découvrirent un État inédit, construit sur les ruines du révolu. Ils retrouvaient çà et là des marques de jadis – leur ancienne école, un temple épargné, le tracé d'une route – mais l'ensemble leur parut cruellement laid. La déception était immense. Elle ouvrit un abîme en eux, un tombeau où chaviraient tout à la fois le pays bien-aimé, l'idéal qu'ils s'en faisaient, une promesse ancienne.

Les derniers enfants envisagèrent une troisième voie. Ils fermèrent les yeux, sentirent la clarté du paysage fantasmé, interrogèrent ce sentiment. Elle était la somme de ravissements divers: le plaisir d'élire un lieu comme sien, la confiance en lui, un délicieux abandon. Ils regardèrent autour d'eux et constatèrent que la scénographie de leur appartement échouait à reproduire la plénitude du royaume défait. La félicité était ailleurs dans leur vie. Ils la rencontraient par intermittence, à des instants précis, lorsqu'ils respiraient les parfums du soir, lisaient sans se soucier des heures, déambulaient dans un lieu aimé, débattaient intensément, écoutaient le bruit

de l'eau, dansaient jusqu'à l'épuisement. Les sensations étaient des refuges, leur corps un espace d'expériences. Ils pensèrent au fleuve, à la jungle de ciment, au ciel. Aucune de ces voies ne menait à l'épiphanie aussi droit que leur chair et les pulsations qui les habitaient. Et si le paysage à atteindre était au plus près d'eux-mêmes, le territoire le plus infime? Le lieu rêvé, celui où ils s'accompliraient, n'était pas un pays, passé ou présent, mais le périmètre de leur peau. À cet endroit minuscule, leur intimité la plus prégnante, s'ouvraient de vertigineuses perspectives. De ce point culminant, ils virent l'étendue des possibles. Quelles que soient les révolutions et les formalités, les exils et les fluctuations, leur corps était le seul endroit sur terre dont ils pouvaient revendiquer l'appartenance. Un espace tangible qu'ils pouvaient assumer, défendre, affirmer, rêver et vivre, explorer et mouvoir. Le paysage sous leurs paupières était plus qu'une utopie. C'était un lieu de vie et d'action: leur corps, cet espace politique.